Ami du Clergé du 1er octobre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Raphaël archange. — Les Saints Anges, 577.
Pour la fête du Christ-Roi. — I. Le Christ doit régner sur chacun de nous, 578.
Cours de prônes sur les Evangiles. — LIX. *20e Dim. après la Pentecôte :* Le recours à Dieu dans nos maladies, 580.
Pour une Messe de rentrée. — La sanctification de l'année scolaire, 582.
Pour les Premiers Vendredis. — X. *Octobre :* « Sic nos amantem .. », 584.
Aux Mères chrétiennes. — I. Vos gloires, 586.
Sermon de charité pour les pauvres. — La mutualité sociale et surnaturelle du pauvre et du riche, 588.
Les personnages évangéliques. — LXXXI. Les lépreux, 590.
Pour la Journée missionnaire. — *Plan de sermon :* Les grandeurs de la propagation de la foi, 592.

POUR LA FÊTE DE S. RAPHAEL ARCHANGE

(24 octobre)

LES SAINTS ANGES

Ego enim sum Raphaël Angelus, unus ex septem qui adstamus ante Dominum

Je suis l'ange Raphaël, un des sept qui sont toujours présents devant le Seigneur. (Tob., XII, 15).

Mes frères,

Dieu trouve en lui-même un bonheur infini, un bonheur auquel les créatures ne sauraient donc rien ajouter. S'il a tiré les êtres du néant, c'est non par indigence, mais pour faire éclater sa gloire et partager son bonheur. Toutefois dans sa sagesse, il n'a pas donné à toutes les créatures les mêmes perfections ; il a voulu, au contraire, les graduer dans une harmonie splendide, plaçant les anges au sommet et la matière aux confins de l'être et du néant. La sainte Eglise célèbre plusieurs fois au cours de l'année ces esprits supérieurs que sont les anges. Aujourd'hui, où elle vénère spécialement l'archange Raphaël, je voudrais vous dire un mot sur l'*existence* des saints anges, leur *nature* et nos *relations avec eux*.

I. — *Leur existence*

L'existence des anges nous est affirmée en maints endroits des Saintes Ecritures. Quand, après le péché, Dieu expulse nos premiers parents du paradis terrestre, des chérubins à l'épée de flamme en défendent l'accès aux proscrits. Deux anges visitent Loth à Sodome et le font sortir avant qu'une pluie de soufre et de feu n'ait détruit la cité. Un ange encore montre à Agar, l'épouse chassée, une source d'eau qui empêchera de mourir dans le désert son fils Ismaël. Nous connaissons tous la délicieuse histoire de Tobie. Pour récompenser la foi et le dévouement du vieux Tobie, Dieu envoie l'archange Raphaël, qui accompagne, sous les traits d'un beau jeune homme, dans un long et périlleux voyage le jeune Tobie, reçoit la somme prêtée, fait trouver une vertueuse épouse à son compagnon, et au retour guérit le vieillard de la cécité. Dans le Nouveau Testament, nombreuses sont également les apparitions d'anges, soit durant la vie de Notre-Seigneur, soit aux commencements de l'Eglise. Nous savons qu'un ange annonça à Marie qu'elle deviendrait Mère de Dieu. Une troupe de ces esprits célestes chantait dans les campagnes de Bethléem en la nuit de Noël. Un ange consola le divin Maître au jardin de Gethsémani ; un autre prévint les saintes femmes, le matin de Pâques, de la résurrection du Sauveur.

« En ce temps-là, lisons-nous encore au livre des Actes, le roi Hérode fit arrêter quelques membres de l'Eglise. » Pierre fut jeté en prison et « mis sous la garde de quatre escouades de quatre soldats chacune. » La veille du jour où il devait comparaître devant le tribunal, un ange vint le réveiller, fit tomber ses chaînes et lui ouvrit les portes de la prison. L'apôtre échappa de la sorte à une fin certaine, miraculeusement.

La Sainte Ecriture nous apprend aussi que les anges sont très nombreux : « Un millier de milliers exécutent vos ordres. » (Apoc., V, 11). Et Bossuet s'écrie : « Comptez, si vous le pouvez, ou le sable de la mer ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit que celles qu'on ne voit pas : et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges [1]. » Et la raison de cette multitude, le grand orateur nous la donne : « Ce qu'il y a de plus beau, c'est pour ainsi dire ce que Dieu prodigue le plus » Si la grandeur d'un roi se mesure au personnel plus ou moins nombreux qui forme sa cour, celle du Roi des rois ne devait elle pas surpasser tout ce que notre esprit peut imaginer ?

II. — *Leur nature*

Les anges, d'après l'enseignement de la sainte Eglise, sont de purs esprits. Nous ne pouvons pas nous faire une idée d'un esprit pur. Notre connaissance, toujours liée à des images sensibles, n'arrive pas à s'en dégager.

Les anges n'ont pas de corps, si ténu, si vaporeux soit-il. Quand ils se manifestent aux hommes, ils sont obligés de prendre une apparence corporelle, afin de se rendre sensibles à nos yeux de chair. Les artistes aiment à nous les représenter comme de beaux jeunes hommes : jeunes, car pour eux le temps n'existe pas comme pour nous, et l'usure qui nous atteint par notre corps, qui est matière, ne les atteint pas, eux, qui sont seulement esprit. Les ailes que nous leur donnons expriment l'empressement qu'ils mettent à exécuter les ordres divins.

[1] *Elév. sur les Myst.*, IVe Sem., 1re Elév.

Ils sont doués comme nous d'intelligence et de volonté ; mais leur intelligence n'est pas, comme la nôtre, gênée dans ses opérations par la matière qui l'emprisonne. Et parce que Dieu est un pur esprit, il est le premier objet de leur connaissance. Mais les anges connaissent également et eux-mêmes, les autres anges leurs frères, et les hommes et toute la création. Comme cette intelligence est plus profonde, elle peut conjecturer plus facilement l'avenir, bien que l'avenir demeure pour eux, comme pour nous, le secret de Dieu seul.

Parce qu'ils connaissent Dieu mieux que nous, ils l'aiment aussi davantage. Cependant, avant d'être admis à le contempler face à face dans la lumière de gloire, ils furent, comme nos premiers parents, soumis à une épreuve. Beaucoup succombèrent à la tentation et furent précipités en enfer, ce sont les démons. Mais les autres, et S. Raphaël était de ce nombre, furent admis à voir Dieu pour l'éternité. Aussi l'ange Raphaël dit au vieux Tobie : « Je suis... un des sept qui sont toujours présents devant Dieu, » et il le dit non pour signifier un privilège exclusif, mais une bienveillance spéciale du Très-Haut à son endroit.

III. — *Nos relations avec eux*

Louer et servir Dieu, telle est, comme de toute créature, la fonction des anges. Nous n'avons qu'à de rares instants l'impression de la grandeur de Dieu, en face des hautes montagnes, de la mer, d'un beau ciel étoilé, quand par l'imagination nous nous représentons les masses formidables ainsi jetées dans l'espace par le Seigneur comme une poignée de sable. Mais les anges, qui sans cesse contemplent la souveraine majesté de Dieu, sont comme saisis par tant de grandeur, et, prostrés devant le trône divin, ils adorent, ils s'anéantissent et répètent le cantique entendu par le prophète en une vision fugitive et imparfaite : « Saint, saint, saint est le Dieu des armées ! »

La contemplation des perfections divines jette les anges dans une extase continuelle et les pousse à célébrer la gloire et la bonté du Très-Haut. Ils le remercient de les avoir appelés à l'existence, de leur conserver l'être et de les avoir élevés à la vie surnaturelle par la grâce, qui fait d'eux les fils adoptifs de Dieu. Nous avons si peu, nous, l'habitude de remercier. Comme les anges cependant, parmi tant d'êtres possibles et qui jamais ne seront, nous avons été choisis, tirés du néant, élevés dans un monde supérieur, où Dieu est notre Père. S'agit-il de solliciter du ciel une faveur ? Avant d'être exaucés, parfois nous prions longtemps ; mais à peine avons nous obtenu le bien demandé, comme les neuf lépreux de l'Evangile nous oublions de remercier. Les anges, heureusement, suppléent à notre ingratitude et le prêtre, le religieux, qui récite son office ou le chante au chœur, s'unit à leurs phalanges pour louer le Très-Haut pour ceux qui ne le louent pas, le remercier pour ceux qui ne le remercient pas, l'adorer pour ceux qui ne l'adorent pas.

Servir Dieu, chanter ses grandeurs et ses bontés n'empêche pas les anges de nous servir. La Bible, nous l'avons vu, est pleine du récit des messages angéliques. Chacun de nous est assisté par un de ces esprits bienheureux. Notre ange gardien, de notre naissance à notre mort, ne nous quitte pas. Cette continuelle présence d'un ange à nos côtés nous oblige au respect et nous incite à la confiance.

Nous ne voudrions pour rien au monde déshonorer des personnes éminentes par leur situation et leurs qualités, quand il nous est permis de vivre près d'elles. Les anges sont les princes du ciel, nous ne voudrons jamais commettre de péché grave, par respect pour eux. Nous méconnaîtrions d'ailleurs nos propres intérêts : l'archange Raphël ne rappelait-il pas à Tobie que « ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont ennemis de leur âme » ?

Nous devons également à notre ange gardien une confiance entière. Il est très puissant, tout disposé à nous venir en aide dans nos besoins. Prions-le donc avec ferveur dans nos difficultés ; aimons à lui redire la belle prière de sainte Gertrude : « Ange de Dieu, gardien de mon âme et de mon corps, aidez-moi à traverser sans souillure le torrent de cette vie, jusqu'à ce que je sois admis à contempler avec vous et comme vous cette face délectable, cette beauté pleine de délices de la Divinité souveraine, dont la seule vue surpasse infiniment toutes les plus douces félicités [1]. »

Sans doute, la mission de notre bon ange est de nous garder, mais les ennemis qui nous entourent sont tellement nombreux que nous ne saurions nous entourer de trop de protecteurs. L'Eglise, en honorant d'un culte particulier saint Raphaël, nous invite à le prier plus spécialement ; elle demande à Dieu qu'il veuille bien nous l'envoyer comme guide en ce monde, nous le donner comme protecteur et gardien, afin qu'après avoir cheminé avec lui sur la terre, nous méritions de voir et d'aimer Dieu avec lui pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU CHRIST-ROI

I

LE CHRIST DOIT RÉGNER SUR CHACUN DE NOUS

Oportet illum regnare.
Il faut qu'il soit Roi.
(I Cor., xv, 25).

Mes frères,

Souvenez-vous : Jésus vient d'endurer le supplice de la flagellation. On le pousse brutalement dans le prétoire. Les soldats le font asseoir. L'un d'eux ôte son manteau rouge et le jette sur les épaules de Jésus ; un autre, avisant le fagot d'épines sèches qui allumera ce soir le brasier du corps de garde, en tresse une couronne dont il ceint le front du Christ ; enfin le roseau qu'un

[1] *Exercices*, trad. Guéranger, p. 12.

troisième place dans la main droite de Jésus, en guise de sceptre, rend la parodie complète.

Mais, m. f., les moqueries des soldats n'y feront rien. Les efforts de ses ennemis n'empêcheront pas Jésus-Christ de régner, et c'est cette royauté universelle que nous fêtons aujourd'hui. Si le Christ est Roi, il faut qu'il règne, que son empire s'étende sur chacun de nous.

I. — *Le Christ est Roi*

Nos Saints livres affirment la royauté universelle du Christ. Au psaume 2e, le poète inspiré met ces paroles sur les lèvres du Roi Messie : « J'ai été établi roi sur Sion. » (Ps., II, 6). Dans un autre psaume, Dieu le Père nous est montré invitant le Christ à siéger à sa droite : « *Sede a dextris meis.* » Quand l'archange Gabriel annonce à Marie qu'elle sera Mère de Dieu, il prédit également qu'à l'enfant « le Seigneur donnera le trône de David son père. » (Luc, I, 32). Parmi les présents des Mages, l'or reconnaît la royauté de Jésus. Lui-même déclarera un jour à Pilate étonné qu'il est Roi : « Es-tu le roi des Juifs ? » demande-t-il. Et Jésus lui répondit : « Tu le dis, » c'est exact.

Non seulement le Christ revendique le titre de roi, mais il en exerce les pouvoirs. Il légifère, perfectionnant la loi donnée au peuple d'Israël par Moïse : « Il a été dit aux anciens... moi je vous dis. » « Je vous donne un commandement nouveau *Mandatum novum do vobis.* »

Parce qu'il est Roi, le Christ est juge : « Le Père, dit-il, ne juge personne, mais il a donné au Fils le jugement. » (Jo., V, 22). Ce pouvoir, il le transmet aux Apôtres : « *Sedebitis super sedes...* Je vous le dis en vérité, lorsque, au jour du renouvellement, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous siégerez aussi sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » (Math., XIX, 28). Il annonce qu'il viendra au dernier jour juger les individus et les nations.

Jésus s'attribue également le pouvoir exécutif et coërcitif. Il rendra à chacun selon ses œuvres. Sévère pour ses ennemis obstinés, il les brisera avec un sceptre de fer et les mettra en pièces comme le vase d'argile que brise le potier. (Ps., II, 84). Par contre, il n'aura que des paroles de tendresse pour ses élus : « *Venite, benedicti...* »

Jésus est roi et son royaume n'a pas de limites dans l'espace ni le temps. Son Père lui a dit : « Je te donnerai en héritage toutes les nations. » Son royaume s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre : « Il dominera d'une mer à l'autre. » Aussi S. Paul pourra conclure : « *Omnia subjecta sunt ei,* Tout lui est soumis. » Tout ; qu'il s'agisse de l'ordre spirituel ou de l'ordre temporel.

Pourtant, s'il est temporel, son royaume est surtout spirituel. C'est ce qu'il donne à entendre à Pilate quand il lui dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » c'est-à-dire : ne tire pas son origine d'ici-bas et il ne s'exerce pas comme celui des rois de la terre.

Ce royaume n'a pas de limites dans le temps. L'ange le dit à la Sainte Vierge : « Il règnera sur la maison de Jacob éternellement, *in æternum.* » Aussi chantons-nous dans le *Credo : « cujus regni non erit finis,* son règne n'aura pas de fin. »

Sans limites de temps, de lieux, ce royaume est aussi un royaume de paix, c'est-à-dire qu'il ne s'étend point par le glaive. « Il sera, nous dit Isaïe en parlant du Christ, appelé Prince de la paix » (IX, 6). Et Michée : « *Et erit iste Pax...* Et toi, Bethléem, de toi sortira le Dominateur... Il sera la paix. » L'humble équipage dans lequel le Sauveur devait faire son entrée à Jérusalem montre dans quel esprit il vient pour régner : « Voici ton roi, il vient à toi plein de douceur, assis sur une ânesse. » (XI, 6).

II. — *Il doit régner sur chacun de nous*

Un roi qui ne règne pas est-il un véritable roi ? Le Christ doit régner sur chacun de nous.

Il y a droit à un double titre : par droit d'héritage et de conquête.

Nous sommes à Dieu, parce que ses mains divines nous ont façonnés : « *Manus tuæ fecerunt me,* » et que notre être tout entier dépend de lui comme l'écho dépend de la voix et le reflet de la lumière. Ce qui est au Père est au Fils : « Je te donnerai les nations en héritage. »

Mais un titre bien plus doux nous fait les sujets du Christ-Roi : « Le Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi ». « Nous n'avons pas été rachetés avec de l'or ou de l'argent corruptible, mais avec le sang de l'Agneau immaculé. » (I Pet., I, 18). J'appartiens au Christ parce qu'il a pensé à moi dans son agonie, qu'il a versé telle goutte de sang pour moi, parce qu'il m'est plus ami que tel ou tel, ayant fait pour moi plus qu'eux. Eux ne souffriraient pas pour moi ce qu'il a souffert, lui. Et parce qu'il m'a racheté corps et âme, corps et âme je lui appartiens. Il doit régner dans mon intelligence, qui doit accepter son dogme ; dans ma volonté, qui doit se plier à ses préceptes ; dans mon cœur, où la première place lui revient.

Oui, il doit d'abord régner dans mon intelligence par la foi. Par la foi, il nous demande d'assujétir notre science à la sienne, notre sagesse à sa sagesse, d'abdiquer notre indépendance d'esprit, de renoncer à nos sens, de laisser lier notre pensée par sa parole, de nous soumettre à sa royauté intellectuelle en abaissant devant lui la faculté la plus haute de notre âme et la plus attachée à elle-même. Cet hommage, il l'exige d'autant plus absolu qu'il n'allègue aucune raison, et parce qu'il a droit en vertu de son souverain pouvoir à notre sujétion totale, il veut être cru immédiatement. Et par ailleurs, quelle assurance pour nous, puisque la certitude de notre foi est basée sur la parole et la science de celui qui est l'indéfectible et éternelle Vérité ! Et puisque nous avons déjà ce don précieux de la foi, prions le Christ-Roi de l'augmenter davantage : « *Adauge nobis fidem.* »

Le Christ-Roi exige de ses sujets un autre hommage : celui de notre volonté. N'a-t-il pas dit dans l'Evangile : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père. » A la foi, il faut joindre les œuvres. On compare fréquemment la vie à un voyage : partis de Dieu, nous devons retourner à lui : « *Exivi a Deo... Vado ad Patrem.* » Pour arriver sûrement au terme, il importe donc de suivre le bon chemin. Le voyageur dans le désert ne peut, sans imprudence, suivre n'importe quelle piste ; autrement il risque de s'égarer et de mourir de faim. Dieu nous a indiqué le chemin à suivre, et il ne délaisse pas ceux qui le cherchent (Ps. IX, 11). Sa parole est un flambeau devant nos pas, une lumière (la nuit) sur notre sentier. Cette lumière, il l'a donnée aux anciens patriarches et aux prophètes, il nous l'a donnée abondante par son divin Fils, qui a résumé en deux préceptes les obligations de toute la loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de toute ton âme, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » (Math., XXII, 37).

Dieu et le prochain, voilà toute la loi. Trois préceptes se rapportent à Dieu et sept au prochain. Le premier précepte nous ordonne de croire à la parole de Dieu, d'agir en conséquence, d'attendre de sa bonté ce dont nous avons besoin en ce monde et la récompense dans l'autre. Il nous ordonne d'aimer Dieu par dessus tout et de lui manifester notre amour par des actes : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Enfin, de reconnaître par un culte intérieur et extérieur son domaine absolu. Respecter le saint Nom de Dieu, consacrer chaque semaine un jour à le servir, tel est ce que le Très-Haut nous commande par rapport à lui.

Les autres préceptes déterminent nos devoirs à l'endroit du prochain. Le Sauveur insiste beaucoup sur la charité fraternelle ; il en fait la caractéristique des siens : « C'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » Aimer son prochain, c'est pour l'enfant obéir à son père et à sa mère ; aimer son prochain : c'est pour les parents élever leurs enfants dans la crainte de Dieu ; aimer son prochain : c'est respecter la vie, les biens matériels et spirituels de nos frères ; aimer son prochain : c'est lui pardonner.

L'Eglise, qui en a reçu de son divin Fondateur la mission, a précisé certains points de la volonté divine, déterminé par exemple comment il nous fallait adorer Dieu, en prescrivant l'assistance à la messe les dimanches et à certains jours. Elle nous oblige également à recevoir chaque année le sacrement de pénitence et à Pâques le Corps du Seigneur. L'Eglise encore a indiqué comment nous devions faire pénitence par l'abstinence et le jeûne.

Nous ne pouvons être sujets du Christ-Roi si nous objectons que la morale chrétienne est trop austère et que les obligations qu'elle impose sont au-dessus de nos forces. Dieu, en effet, ne nous abandonne pas à nos seules forces ; Roi plein de miséricorde, il vient au secours de ses sujets.

* *

Il y a quelques années, on bénissait au Brésil une statue monumentale du Christ-Roi, qui étend au-dessus de la capitale ses bras largement ouverts. Ce geste n'est-il pas l'expression des désirs de notre Souverain ? Le Christ-Roi étend les bras sur tous les hommes, sur toutes les familles, sur les nations. Il voudrait nous attirer tous à lui. Beaucoup méconnaissent son amour ; nous du moins soyons fidèles à nos obligations envers lui. Nous connaîtrons alors par expérience combien son joug est doux et son fardeau léger ; combien il fait bon vivre sous son empire, en attendant l'heure où il nous recevra dans son royaume du ciel. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

LIX

20e Dimanche après la Pentecôte

LE RECOURS A DIEU DANS NOS MALADIES

Mes frères,

L'officier dont parle l'Evangile d'aujourd'hui donne aux malades et à ceux qui les soignent de précieux exemples. Méditons-les et prenons la résolution, le moment venu, de les imiter.

I

En ce temps-là, il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il alla le trouver et le supplia de venir chez lui guérir son fils qui se mourait.

Cet officier était un officier royal au service d'Hérode, tétrarque de Galilée. Quelques-uns pensent même qu'il était l'intendant de ce roi, s'appelait Chusa et était l'époux de Jeanne, une des saintes femmes qui accompagnaient et servaient Jésus dans ses courses apostoliques. Etait-il juif, était-il païen ? l'Evangile ne le dit pas. En tout cas, il devait être à l'aise et pour sauver son fils il avait dû appeler à son chevet les médecins à sa portée et épuiser les ressources de leur art. Hélas ! il l'avait fait en vain, et en dépit de tous leurs efforts son fils se mourait.

C'est alors qu'il se souvint de Jésus, dont il avait entendu parler et raconter les miracles. Ce divin Sauveur se trouvait en ce moment à Cana où, quelques mois plus tôt, il avait accompli son premier miracle. Cette ville se trouvait à six heures de marche de Capharnaüm, mais cette distance n'arrête pas l'infortuné père, qui, n'espérant plus rien des hommes, va implorer de la toute puissance divine le miracle qui lui conservera son fils.

M. f., cet officier nous donne, par sa démarche près de Jésus, un premier exemple qu'il nous faut imiter. Quand nous sommes malades ou que nous

avons quelque malade sous notre toit, nous avons recours, nous aussi, aux bons soins des médecins, et nous avons raison : « *Honora medicum propter necessitatem,* » nous dit le Sage. Or la meilleure manière de l'honorer, c'est de faire appel à ses lumières. Mais, vous le savez comme moi, malgré leur science et leur dévouement, les médecins sont souvent impuissants à nous soulager, plus encore à nous guérir. En même temps que nous avons recours aux médecins de la terre, recourons donc, sans attendre que notre état ou l'état de nos malades soit désespéré, au divin médecin, au Maître de la vie. Demandons-lui d'éclairer le diagnostic des médecins qui nous soignent, de leur inspirer le choix des médicaments qui nous seront utiles, de donner à ces remèdes la vertu de nous guérir. Souvenons-nous de la devise du grand médecin chrétien Laënnec : « Je le pansai, Dieu le guérit. » Les hommes peuvent nous prodiguer des soins aussi éclairés que dévoués ; en fin de compte, c'est Dieu qui donne la santé et conserve la vie.

II

Soit que Jésus ait voulu éprouver la foi de cet officier, soit qu'il ait voulu lui faire comprendre combien sa foi était encore imparfaite puisqu'il croyait nécessaire que Jésus se rendît en sa maison pour guérir son fils, il lui répondit : « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez pas. » Mais sans se froisser de cette remarque qui ressemble bien à un reproche, le pauvre père insiste : « Seigneur, dit-il, venez avant que mon fils meure. »

M. f., il peut se faire que, malgré les soins et nos prières, la maladie suive son cours et mette nos jours ou ceux des nôtres en danger. C'est alors le moment de redire cette prière de notre officier : « Seigneur, venez avant que la mort ait fait son œuvre. » Et comment donc viendra-t-il ? En la personne de son prêtre qui nous donnera ou administrera à nos chers malades les derniers sacrements. C'est un devoir grave, vous le savez, m. f., de recevoir ces sacrements quand on est en danger et de ne pas attendre pour le faire qu'on soit à l'extrémité, de peur d'en être privé ou de les recevoir sans connaissance et par conséquent sans profit. Mais ce devoir incombe moins au malade lui-même, qui ne se rend pas compte de son état, qu'aux personnes qui l'entourent.

Lors donc que vous aurez la douleur de voir quelqu'un des vôtres sérieusement malade, que son état vous inspirera des inquiétudes, que les pronostics du médecin surtout seront alarmants, ayez donc assez d'esprit de foi, assez de souci de son salut éternel pour avertir sans retard le prêtre et le prier de venir le visiter. Aujourd'hui surtout que beaucoup de paroisses sont sans curé, les pauvres malades sont plus que jamais exposés à mourir sans sacrements si leur entourage n'a pas la prudence d'appeler le prêtre assez tôt à leur chevet. « Monsieur le Curé doit venir au village tel jour, » se dit-on, et pour ne pas le déranger exprès ou ne pas se déranger soi-même afin de l'aller chercher, on attend sa venue, mais, hélas ! le malade, parfois, n'attend pas et meurt sans sacrements.

Ne raisonnez pas ainsi, m. f., et surtout ne craignez pas de nous déranger en nous appelant, quand cela est nécessaire, au chevet de vos mourants. Sans doute, notre ministère est bien chargé aujourd'hui, presque tous nous avons plusieurs paroisses à administrer, quantité d'œuvres nouvelles nous prennent tous nos instants, mais que sont toutes ces œuvres, comparées à l'assistance d'un malade qui va mourir ? et de quoi serviraient-elles si nous laissions votre âme échouer au port ?

Ne craignez pas, d'autre part, d'effrayer vos malades en nous appelant près d'eux. Craignez-vous de les effrayer en appelant à leur chevet le médecin, voire même le notaire ? Aussi bien, pour peu que vous ayez de tact, vous saurez les préparer à recevoir notre visite sans que celle-ci leur cause d'émotion, et nous vous y aiderons de notre mieux. Vous leur dites pour les encourager que les sacrements ne font pas mourir et vous avez raison. Dites-leur, car c'est également vrai, qu'ils guérissent souvent les malades qui les reçoivent et que c'est dans ce but en particulier que Notre-Seigneur a institué le sacrement des malades appelé si mal à propos, parce que c'est surtout ce mot qui effraie, l'Extrême-Onction. Qu'ils sont nombreux, ceux qui l'ont reçu et qui aujourd'hui sont pleins de vie !

III

Touché de la prière si humble et si confiante de l'officier, Jésus lui dit : « Allez, votre fils est guéri. » Il crut à la parole de Jésus et s'en retourna. Il était environ une heure de l'après-midi, « la septième heure, » d'après la manière de compter des Juifs de Palestine. Cana, nous l'avons dit, se trouvait à six heures de marche de Capharnaüm. L'infortuné père, pressé de revoir son fils, n'arriva donc à proximité de cette ville que vers sept heures du soir. Or, comme il en approchait, il vit venir au devant de lui ses serviteurs tout joyeux. « Votre fils est sauvé, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils purent, il va bien, tout à fait bien. » — « A quelle heure s'est-il trouvé mieux ? » leur demanda-t-il. — « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. »

Chez les Juifs, vous le savez, le jour légal commençait à six heures du soir pour finir le lendemain à la même heure. Lorsque les serviteurs rencontrèrent leur maître, un nouveau jour avait donc commencé et, quoiqu'ayant eu lieu à une heure de l'après-midi, la guérison du malade datait de la veille. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : « Votre fils est guéri, » et il crut, lui et toute sa maison. Et c'est ainsi que cet heureux père témoigna à Jésus sa reconnaissance pour l'immense faveur qu'il lui avait faite en lui conservant son enfant.

M. f., lorsque Dieu, exauçant vos prières, veut bien vous rendre la santé ou la rendre à ceux des vôtres pour qui vous l'avez demandée, il faut savoir lui en être reconnaissants, vous aussi. Notre-Seigneur n'aime pas les ingrats, nous l'avons vu en expliquant l'Evangile des dix lépreux. Mais cette reconnaissance, il ne faut pas la faire consister en un simple merci, ce qui est déjà bien, ni même seulement en une messe d'action de grâces ou en un ex-voto que vous avez peut-être promis. Cette reconnaissance, il faut, à l'exemple de l'officier de notre Evangile, la témoigner à Dieu en employant à le mieux servir encore que par le passé la vie qu'il a bien voulu nous conserver, la santé qu'il a bien voulu nous rendre.

Cette santé rendue, cette vie prolongée est une grande grâce que Dieu nous accorde, mais une grâce dont il nous sera demandé compte. « Que sert de vivre longtemps, dit l'auteur de l'*Imitation*, puisque nous nous corrigeons si peu ? Ah ! une longue vie ne corrige pas toujours, souvent plutôt elle augmente nos crimes. Plût à Dieu que nous eussions bien vécu dans ce monde un seul jour !... S'il est terrible de mourir, peut-être est-il plus dangereux de vivre si longtemps. »

Employons donc la santé que Dieu nous rend, la vie que Dieu nous conserve à expier de plus en plus nos péchés passés, à faire de bonnes œuvres et à acquérir chaque jour de nouveaux mérites pour le ciel. Par le bon exemple que nous donnons, édifions, comme le fit l'officier, ceux qui nous entourent ; que le père, que la mère conservés à l'affection de leurs enfants en profitent pour les élever dans l'amour et la crainte de Dieu et les maintenir dans le chemin de la vertu ; que les enfants qui doivent la vie aux prières de leurs parents n'obligent pas ceux-ci, par leurs désordres, à regretter que Dieu les ait exaucés. Tous, tant que nous sommes, vivons de telle façon que les années que Dieu nous accorde augmentent non pas notre châtiment au sortir de ce monde, mais notre récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

POUR UNE MESSE DE RENTRÉE

LA SANCTIFICATION DE L'ANNÉE SCOLAIRE

Mes chers enfants,

Pourquoi donc vous êtes-vous, au début de cette année scolaire, rassemblés ici, au pied de l'autel ? Pourquoi tous ensemble, prêtres, maîtres, écoliers, avons-nous ce matin adoré et invoqué Dieu par nos prières et par nos chants ? Pourquoi ? vous le sentez vaguement. Je n'aurai qu'à vous l'expliquer en quelques mots. Vous êtes venus ici, en cette messe de rentrée, en cette messe du St-Esprit, pour offrir à Dieu la promesse et lui demander la grâce de sanctifier le travail de cette année. Vous voulez travailler, étudier comme des enfants chrétiens le doivent faire, et vous vous empressez de prier Dieu qu'il vous aide.

I

Vous voulez sanctifier votre travail. Qu'est-ce à dire exactement ? On peut travailler, n'est-ce pas ? par vain orgueil, pour s'attirer des éloges, des compliments, par cupidité, pour se faire une riche carrière, obtenir une bonne place. Un enfant de votre âge peut étudier ses leçons, rédiger ses devoirs, écouter en classe, simplement pour acquérir son certificat d'études, son brevet, ou même plus simplement encore et sans penser plus loin, pour éviter les réprimandes de ses maîtres ou de ses parents, en attendant autre chose à faire et pour tuer le temps.

Est-ce là, je vous le demande, un travail digne de vous, digne d'un chrétien ? Non, assurément. Je ne veux pas dire, certes, que vous n'ayez pas le droit de travailler dans l'intention d'obtenir un certificat ou un brevet, dans l'intention, plus tard, de gagner honnêtement votre vie, de briller dans la société, d'être les premiers dans les bureaux, les magasins, les ateliers. A Dieu ne plaise! Je voudrais plutôt que les succès que vous avez obtenus les années précédentes, se maintiennent, s'accroissent encore, s'il est possible. Je voudrais que, devenus grands, jeunes gens, hommes, vous soyez à la tête de tout, les premiers en tout, comme disait un prêtre illustre. Je voudrais que vous teniez l'influence entre vos mains, que rien de grand, d'important ne se fasse dans votre quartier sans vous et malgré vous. Oui, l'avenir est aux travailleurs, aux travailleurs de la pensée comme aux travailleurs manuels. Préparez-vous, par votre travail, par vos études, à vous créer une situation honorable dans la société de demain.

Tout cela est légitime, mais tout cela ne sanctifie pas le travail. Il faut autre chose, il faut davantage. Quoi donc ?

Suffira-t-il même à un enfant de travailler pour cultiver son âme, cette fleur si belle qu'est l'âme humaine quand elle n'a pas été flétrie par la passion et le vice, de travailler pour l'embellir, l'élever, sauvegarder son innocence et sa pureté ? Vous savez, chers enfants, on vous l'a redit mille fois : l'oisiveté est la mère de tous les vices. Oh ! oui, je me défie d'un adolescent qui ne travaille pas sérieusement. Sans doute, à lui seul, le travail ne peut vous abriter efficacement contre les tentations, les suggestions impures de tout genre et de toute forme qui vous assiègent partout. Il faut aussi que vous évitiez les mauvais camarades, que vous ne vous permettiez jamais de faire aucune lecture à l'insu et sans l'autorisation de vos parents, de vos maîtres. Il faut que vous soyez fidèles à réciter votre prière du matin et du soir, que vous vous confessiez et que vous communiiez régulièrement. Je n'en persiste pas moins à vous déclarer que la fuite des occasions dangereuses, que la prière, que les sacrements ne vous préserveront pas des chutes dégradantes, si vous n'y joignez le travail, le travail assidu. C'est que le travail nous distrait de la tentation, c'est que le travail intellectuel élève l'âme et contribue à la

dégoûter des plaisirs malsains et grossiers. J'ai confiance, pour ma part, en un jeune homme qui prie, qui étudie et qui ne perd pas une minute. Il pourra avoir, il aura certainement des luttes à soutenir. Mais, Dieu aidant, le travail le sauvera.

Que vous travailliez donc, pour assurer votre avenir, pour vous préserver des défaillances honteuses, personne à coup sûr ne vous en blâmera. Mais, chers enfants, votre travail n'en sera pas encore sanctifié. Un écolier chrétien doit étudier enfin et principalement pour un autre motif.

« Que vous mangiez ou que vous buviez, quoi que vous fassiez, écrivait le grand apôtre S. Paul aux fidèles de Corinthe, faites tout pour la gloire de Dieu ! » Et vous connaissez la sublime parole de Jésus-Christ : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu ! » Nous y voilà, cette fois ! Il vous faut, chers enfants, travailler, étudier, avant tout et par-dessus tout, pour que Dieu soit glorifié. Un enfant chrétien qui est à l'école n'a pas le droit d'oublier la prière que sa mère lui a fait réciter avant son départ de la maison et qu'il a récitée au commencement de la classe : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Dieu nous a imposé la sainte loi du travail : sa volonté soit faite ! Je travaillerai en dépit des difficultés, et coûte que coûte. Dieu consent à avoir besoin de nous, de notre prestige, de notre influence, de nos succès, de nos triomphes, pour régner sur la société moderne : que son règne arrive ! Je travaillerai pour qu'on ne dise plus que les chrétiens n'ont de goût qu'à de futiles, de stériles exercices de piété, pour qu'on ne dise plus que les chrétiens ne se soucient de rien, ne peuvent rien, ne font rien, qu'ils sont les derniers partout et en tout. J'étudierai, je deviendrai savant, je serai savant, tout au moins autant que les hommes de ma condition et de mon milieu, pour qu'on ne dise plus que l'Eglise catholique ne compte dans son sein que des gens crédules, que la foi est incompatible avec la science et que l'on ne peut rester croyant qu'en restant ignorant. Je travaillerai, j'étudierai pour que Dieu, pour que Jésus-Christ, pour que l'Eglise catholique règnent autour de moi et grâce à moi, dans mon pays, dans mon quartier, dans ma paroisse.

Avez-vous compris, chers enfants, comment vous pouvez sanctifier votre travail ? Je le répète : ce sera en offrant à Dieu vos efforts de tous les instants, vos ennuis parfois et aussi vos succès. Ce sera en étudiant non seulement pour vous-mêmes et dans votre intérêt personnel, mais avant tout pour que la volonté de Dieu soit faite et que son règne arrive.

Et voilà ce que vous êtes venus ce matin promettre à Dieu de faire pendant toute l'année scolaire.

II

Vous êtes venus pour une seconde raison, non moins grave que la première. Non contents d'apporter à Dieu l'offrande de vos bonnes résolutions et de vos promesses, vous êtes venus implorer sa protection, demander son secours, son aide, sa lumière, sa force. *Veni, Sancte Spiritus.* Venez, Esprit Saint, Esprit divin. *Accende lumen...* O Saint Esprit, éclairez-nous, fortifiez-nous.

Si jeunes que vous soyez encore, chers enfants, peut être déjà vous êtes-vous rendu compte de notre faiblesse, de notre misère, de notre infirmité, de notre néant. Nous voulons tout savoir, tout comprendre, et nous nous heurtons de toute part aux ténèbres et au mystère. Nous voulons rester chastes, rester purs, et ce sont à chaque minute des pensées, des images, des désirs, ce sont quelquefois des actions qui nous font rougir. Nous voulons nous arracher à notre égoïsme natif, nous dévouer pour autrui, et nous retombons sans cesse dans nos calculs mesquins, nous retournons comme fatalement à nos habitudes intéressées, c'est toujours nous-mêmes, nous seuls, que nous finissons par rechercher. Misérables que nous sommes ! chétifs, impuissants pour le bien ! Ah ! que Dieu nous est nécessaire !

Vous l'éprouverez souvent dans le cours de l'année. Tantôt ce sera une leçon que vous aurez de la peine à apprendre, un devoir que vous ne saurez comment faire, une difficulté que vous ne réussirez pas à surmonter : priez alors Dieu de vous éclairer et reprenez bravement votre ouvrage jusqu'à ce que vous ayez remporté la victoire. Tantôt il s'agira pour vous de réprimer un caprice, de corriger une mauvaise habitude, d'acquérir une vertu ; il s'agira de devenir plus humble, plus réservé, plus modeste, moins irascible, plus persévérant dans l'effort, plus constant, plus fort, moins égoïste, que sais-je encore ? L'école n'est pas seulement la maison où vos intelligences se cultivent ; elle est aussi l'arène, j'ose dire le temple où vos volontés, vos consciences se forment et s'exercent. On vous demandera, et avec raison, bien des efforts, pour que vous deveniez meilleurs en même temps que vous vous instruirez, et vous vous sentirez sans courage pour accomplir la tâche qu'on vous impose : de nouveau, priez Dieu de vous fortifier, et de nouveau remettez-vous virilement au travail jusqu'à ce que vous vous soyez réformés, transformés, dépouillés de vos misères, revêtus des qualités et des vertus qui font le chrétien sans peur ni reproche.

Ah ! souvenez-vous toujours, chers enfants, qu'on n'arrive à rien sans y mettre beaucoup de bonne volonté et sans être aidé de Dieu. Aide-toi, le ciel t'aidera ! Vous connaissez cette parole d'un poète qui vous est familier. Je la voudrais voir sur toutes les murailles de vos classes, je voudrais qu'elle fût continuellement sous vos yeux. Qu'elle soit du moins dans vos mémoires, mieux que cela, dans vos cœurs. Aide-toi, le ciel t'aidera, voilà pourquoi vos parents se dépensent sans compter et pourquoi vos mères s'agenouillent devant le crucifix ou devant l'image de la Vierge Marie ; voilà pourquoi vos maîtres travaillent, étudient

sans relâche, et pourquoi ils vous donnent l'exemple d'une piété intelligente et sage. Aide-toi, le ciel t'aidera. Habituez-vous dès maintenant à unir dans toutes vos actions ces deux facteurs du succès que vous ne devrez séparer jamais.

* *

Chers enfants, je ne veux pas vous retenir plus longtemps et je me hâte de finir. Laissez-moi seulement, en terminant cette exhortation, vous rappeler une parole de l'Evangile : « *Quis, putas, puer iste erit?* A votre avis, que sera cet enfant? » Il s'agissait, vous le savez, de S. Jean-Baptiste.

Que sera cet enfant? C'est la question que vos maîtres, que vos parents, que tous nous nous posons au sujet de chacun d'entre vous. Que sera ce petit garçon, cet adolescent? Devant votre jeunesse, votre beauté, devant vos charmes faits de simplicité et d'innocence, de souvenirs et d'espérances, la question se pose d'elle-même.

Que sera cet enfant? Question grave, qui préoccupe vos familles, qui préoccupe votre patrie, qui préoccupe l'Eglise catholique tout entière. Question complexe aussi, et à laquelle il est téméraire de donner une réponse. Je vous dirai cependant ce que j'en pense.

Vous serez ce que l'hérédité, votre famille, votre milieu, les circonstances, l'école, la grâce divine et vos efforts vous auront faits. Vous entendez, n'est-ce pas? J'ai dit en dernier lieu : la grâce divine et vos efforts. Ce sont là, en effet, les causes essentielles de votre formation intellectuelle et morale.

Très vraisemblablement vous serez plus tard ce que vous vous efforcez d'être aujourd'hui. Ce sera le fruit qui sort du germe, la fleur qui n'est que l'épanouissement du bouton et du grain de semence. Si vous êtes maintenant l'adolescent à la bonne tenue et aux bonnes manières, aimable pour vos camarades, respectueux envers vos maîtres, studieux, appliqué, persévérant, au front et aux yeux limpides, réservé et chaste dans vos pensées, vos regards, vos paroles, tous vos actes, hardi pour le bien, qui s'enthousiasme au service des héros de tous les temps, des saints de l'Eglise, au nom et au souvenir de Jésus-Christ, le divin Crucifié, de S. Louis, de Jeanne d'Arc, de S. Vincent de Paul; si vous êtes maintenant l'adolescent dont les succès font honneur aux maîtres qui se dévouent pour lui, dont les succès de l'heure présente font présager l'heureuse et féconde influence de demain; si vous êtes maintenant l'adolescent modèle, l'idéal de l'écolier tel que nous le concevons et l'imaginons, tel que nous le cherchons anxieusement autour de nous, oh! alors, j'en suis sûr, vous glorifierez Dieu, vous le ferez aimer, vous serez plus tard les hommes dont la société moderne a besoin.

Que sera cet enfant? Il sera tel que Dieu l'a voulu, il fera quelque chose de grand, vous accomplirez œuvre de salut.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il en soit ainsi. Nous le souhaitons tous, et nous demandons à Dieu de vous aider à réaliser nos rêves, pour sa plus grande gloire et votre plus grand bien. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

X

Octobre

« SIC NOS AMANTEM... »

SOMMAIRE. — 1° Combien Jésus nous a aimés :
a) en se faisant homme,
b) en rachetant l'homme après le péché,
c) en le rachetant par une rédemption surabondante.
2° Combien Jésus nous aime :
a) en s'établissant au milieu de nous par l'Eucharistie,
b) en renouvelant dans la sainte Messe le sacrifice du Calvaire,
c) en se donnant à nous comme nourriture de nos âmes.
3° Combien nous devons l'aimer :
a) en lui exprimant souvent notre reconnaissance,
b) en évitant le péché,
c) en redoublant de dévotion pour la Sainte Eucharistie.

Mes chers enfants,

En ce premier vendredi du mois, il me semble que je répondrai à vos sentiments de piété envers le Sacré-Cœur en vous montrant combien Jésus nous a aimés, combien il nous aime, combien nous devons l'aimer.

I

Combien Jésus nous a aimés! L'intensité de l'amour se mesure d'après la distance que doit franchir celui qui aime pour descendre jusqu'à l'être aimé. Or voyez combien Jésus s'est abaissé pour arriver jusqu'à nous! *Et homo factus est.* Et il s'est fait homme! *Et Verbum caro factum est.* Et le Verbe s'est fait chair! Lui, Dieu, il devient créature; tout puissant, il apparaît sous les dehors de la faiblesse; éternel, il naît dans le temps; infini, il se renferme dans un étroit espace; souverain Maître de toutes choses, il se fait serviteur; Roi suprême, il devient sujet. Il s'est donc abaissé infiniment plus que ne le ferait un prince qui, par amour pour ses sujets, descendrait du trône et prendrait les livrées du plus humble d'entre eux, infiniment plus même qu'un ange qui, mû par un sentiment de compassion pour les hommes, demanderait à Dieu et en obtiendrait de pouvoir se revêtir d'un corps humain pour venir, vivant au milieu d'eux, se dévouer au secours de leur misère.

Combien Jésus nous a aimés! Un grand nombre d'anges étaient tombés avant l'homme; ils sont demeurés sans Rédemption, voués à la damnation éternelle. L'homme commet le péché et il est racheté. Pourquoi cette préférence? Il semble que les anges l'auraient mieux méritée à plusieurs titres. Ils étaient les aînés de la création; leur nature était incomparablement supérieure à la

nôtre ; nous, nous n'étions en somme qu'un peu de terre façonnée. D'autre part, les anges n'étaient coupables que d'une pensée d'orgueil, tandis que nous, enrichis de magnifiques dons par la libéralité divine, malgré notre néant, nous avions désobéi à Dieu, notre bienfaiteur, et cela dans une circonstance où l'obéissance était si facile et où le précepte nous avait été intimé sous de sévères menaces. Pourquoi donc cette préférence de l'homme à l'ange ? O abîme insondable d'amour ! O mystère d'amour ! C'est la seule réponse qu'on puisse faire.

Combien Jésus nous a aimés ! Il pouvait par une seule goutte de son sang, une seule larme de ses yeux, un seul soupir de son cœur, racheter tout le genre humain et même des millions d'autres mondes. Mais non, cela ne lui aurait pas suffi. Comme on témoigne plus d'amour à mesure qu'on souffre davantage pour celui qu'on aime, Jésus, pour ceux qu'il aime, c'est-à-dire pour tous les hommes, se dévoue à toutes les douleurs, à tous les outrages. De son plein gré, de sa volonté parfaitement libre, par une immolation dont on ne verra plus pareil exemple, pour eux il sacrifie tout, sa liberté, son honneur, son corps, son sang, sa vie, pour eux il sacrifie tout ; et cependant il prévoit que beaucoup n'en profiteront pas, que beaucoup même blasphémeront et s'acharneront contre son œuvre rédemptrice. Mais n'importe ! Son amour est encore plus grand que tant d'ingratitude ; pour les âmes fidèles et aussi pour les pauvres âmes égarées qu'il voudrait ramener, il n'est pas de souffrances physiques, pas de tortures morales qu'il n'ait consenti à endurer.

II

Et maintenant tournons nos regards vers le tabernacle ; c'est là que nous verrons combien Jésus nous aime. Là il s'est fait notre divin prisonnier. Là il réside véritablement sous les apparences d'un peu de pain. Il y réside malgré les humiliations auxquelles le condamne son état eucharistique. Il y réside non pas seulement lorsque la foule des fidèles se presse dans les églises, mais aussi lorsque la solitude s'y est faite. Pas de garde royale pour nous écarter, pas d'éclat de puissance pour faire trembler notre faiblesse. Il veut que chaque fois que nous voudrons recourir à lui, nous soyons assurés de pouvoir l'y trouver.

Combien Jésus nous aime ! Il ne nous accorde pas seulement le bienfait de sa présence ; par le sacrifice de la messe, il renouvelle chaque jour sur les autels d'une manière mystique le sacrifice de la croix. Que dis-je ? chaque jour ! C'est à chaque instant du jour qu'il répand sur le monde le fruit infini de ce sacrifice. Car au moment où il cesse sur une partie du monde, ce sacrifice recommence sur une autre. Pendant le sommeil de notre hémisphère, l'autre hémisphère veille et les prêtres y tiennent, entre leurs mains, la victime pour les péchés du monde ; et quand le soleil revient à nous, Jésus revient s'immoler sur nos autels, en sorte que le Père céleste trouve toujours ce divin Médiateur comme suspendu entre le ciel et la terre pour détourner les coups de sa justice et faire descendre sur nous les fruits de sa miséricorde.

Combien Jésus nous aime ! Qu'elles sont précieuses, ces deux faveurs déjà accordées dans l'Eucharistie ! Et cependant il nous y appelle à un commerce encore plus intime. « Prenez et mangez, nous dit il. O Dieu ! quel aliment nouveau ! Nous nourrir d'un Dieu ! Nous incorporer un Dieu ! Oui, c'est précisément là ce qu'il nous demande. Car par la communion, vous le savez, nous nous unissons si étroitement à Jésus-Christ qu'il demeure en nous, que nous demeurons en lui et que nous sommes transformés en lui, jusqu'à devenir en quelque sorte une même chair et un même sang avec lui : non pas que Jésus-Christ se change en nous, mais c'est nous qui sommes changés en lui.

O prodige de grandeur pour les chrétiens ! Par cette union, ne sommes-nous pas en quelque sorte beaucoup plus excellemment consacrés que les églises et les autels, que les calices et les ciboires qui contiennent simplement le corps et le sang de Jésus ?

III

Combien Jésus nous a aimés ! Combien Jésus nous aime ! Ne faut-il pas conclure par cette troisième considération : « Combien nous devons l'aimer » ?

Le bienfait appelle la reconnaissance. Or plus le bienfait a de valeur, plus il a été généreusement accordé, plus la personne du bienfaiteur est d'un rang élevé, et plus grande doit être la reconnaissance. A ces divers titres, que ne devons-nous pas à Jésus ! Montrons-lui donc que nous apprécions ses ineffables témoignages d'amour et que nous leur donnons dans notre estime une place au-dessus de tous les autres biens. Souvent, chaque jour si nous pouvons en prendre l'habitude, disons-lui : « O Jésus, nous vous louons et nous vous bénissons d'avoir daigné vous faire homme, comme l'un de nous ! Nous vous louons et nous vous bénissons d'avoir daigné nous racheter, et à quel prix ! Nous vous louons et nous vous bénissons d'avoir daigné établir votre demeure au milieu de nous jusqu'à la consommation des siècles ! »

Combien nous devons aimer Jésus ! C'est surtout par les actes que se prouve le véritable amour. Or quels sont les actes qui touchent le plus son divin cœur ? Ce sont ceux qui correspondent le mieux au but qu'il s'est proposé dans ses anéantissements et ses immolations. Réparer la gloire de Dieu outragée, réparer les lamentables conséquences de la faute de nos premiers parents, nous fournir en même temps des moyens efficaces pour combattre en nous-mêmes le péché, voilà ce qu'il s'est proposé. Par conséquent, c'est aussi à éviter le péché que, dans notre vie spirituelle, doivent tendre nos efforts. Quiconque préfère le péché à

Jésus n'aime pas Jésus. La mesure dans laquelle nous éviterons le péché sera la mesure de notre amour pour Jésus.

Combien nous devons aimer Jésus ! Puisqu'il a établi sa demeure au milieu de nous, aimons à le visiter. Hélas ! quelles longues heures il passe dans l'isolement ! Quelle solitude règne presque continuellement autour de lui ! Ne convient il pas à ceux qui l'aiment de le dédommager de cet abandon ? — Puisqu'il daigne s'immoler chaque jour dans la sainte messe, sur nos autels, avec quel empressement, quelle piété ne devons-nous pas y assister, dans quels sentiments de foi vive ne devons-nous pas nous associer à cette immolation que Jésus y fait de lui-même et qui est l'acte de religion le plus agréable à Dieu et le plus profitable à l'homme ! Puisque, enfin, il nous invite à nous nourrir de sa chair comme d'un aliment divin, avec quelle sainte ardeur ne devons-nous pas désirer recevoir cette nourriture céleste, qui nous communiquera, dans la mesure de nos dispositions, la vie même de Jésus, c'est-à-dire son humilité, son obéissance, sa douceur, sa patience, sa pureté ! Et alors quelle transformation, quelle merveilleuse surélévation de notre âme !

* *

O Jésus, qui êtes venu apporter sur la terre le feu de l'amour divin, rendez nos cœurs semblables au vôtre, placez nos cœurs bien près du vôtre, prenez nos cœurs afin qu'ils soient bien vôtres, brûlez nos cœurs au feu du vôtre. Ainsi soit-il.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

I

VOS GLOIRES

Mesdames,

Si l'orgueil est un défaut, aussi pernicieux qu'il est commun, la fierté au contraire, quand on la comprend bien, est un noble sentiment. En effet, s'attribuer des mérites que l'on n'a pas, se croire meilleur que les autres et les mépriser, tirer vanité de ses dons personnels, voilà bien le fait de l'orgueil ; il est odieux et tout aussi opposé à la vérité qu'à la justice. Mais par contre, reconnaître simplement ses qualités personnelles pour en rendre gloire à Dieu, les rendre productives et fécondes, estimer une vocation, un appel divin, pour s'aider à y répondre, avoir de sa tâche, de son devoir une haute idée qui aide à le mieux remplir, tout cela est louable et bon. C'est dans cette pensée et dans ce but que je voudrais vous montrer la grandeur et la dignité de votre rôle maternel.

I. — *Collaboratrices de Dieu*

L'homme est un collaborateur de Dieu, et c'est bien là ce qui fait la grandeur du travail chrétiennement compris. En effet, voyez, dans le domaine de la beauté matérielle, comment l'homme a su tirer parti des richesses que Dieu lui avait données, comment l'art a utilisé, embelli la nature ; je sais que certains parfois blâment le travail des hommes et préfèrent une nature fruste, telle que Dieu l'a faite, aux embellissements de l'art humain ; mais ni leur avis ni leur blâme ne sont universels. Il faut avouer que la collaboration de Dieu et du génie humain a réalisé des choses fort belles et dont le souvenir, à défaut de la réalité, traversera tous les siècles de l'histoire, jusqu'à la fin du monde.

Mais il y a aussi la beauté morale ; là également existe une collaboration de la grâce divine et de la volonté humaine. On reste confondu devant les merveilles que nous offre la vie des saints, un S. Vincent de Paul, un S. Curé d'Ars, un S. Jean Bosco par exemple. Et combien de beautés de ce genre l'histoire a-t-elle enregistrées depuis le commencement du monde ! Oui, l'homme est vraiment le collaborateur de Dieu. Le pain que nous mangeons, c'est à la fois à la libéralité divine « qui fait luire son soleil » et « tomber sa pluie » et au labeur humain que nous le devons, et ainsi du reste.

Mais il existe une hiérarchie dans cette œuvre de collaboration ; différents sont les rôles et les grades, si j'ose dire, mais vous y occupez une place de choix : en effet, tandis que d'autres donneront à l'humanité le pain ou le vêtement, le nécessaire, l'agréable ou l'utile, les biens matériels ou les richesses spirituelles, vous donnez la vie ; vous avez cet honneur insigne d'appeler à l'existence des êtres qui, sans votre libre volonté, demeureraient à jamais dans le néant. Et dans cette œuvre magnifique, c'est, si j'ose dire, Dieu qui devient votre collaborateur, puisque d'une part c'est lui qui donne une âme humaine au corps que vous lui préparez et que d'autre part c'est à vous-mêmes que revient l'initiative de ce grand travail.

Enviable et noble est le rôle du prêtre qui façonne des âmes d'enfants sur le divin modèle qu'est l'Enfant Jésus, qui relève et sauve des âmes déchues, qui guide et qui conduit vers le bonheur. Mais sa tâche est dépendante de la vôtre ; ces âmes qu'il doit former, il les attend de vous, il vous les demande, et votre refus le condamnerait à une vie inutile ; or ces enfants, leur sort est entre vos mains, c'est à vous qu'il appartient de décider. Ah ! comme S. Paul avait raison quand il disait du mariage : « Ce sacrement est grand » !

Et cependant votre tâche ne se borne pas à transmettre la vie que vous avez reçue ; l'enfant attend de vous des soins délicats et dévoués, une affection tendre et ferme à la fois, une éducation virile et chrétienne, car la société vous demande des hommes, l'Eglise et Dieu des justes et des élus.

II. — *Servantes de la société*

L'homme ne vit pas seulement de pain, car il a une âme, un cœur à satisfaire, qui demandent des idées saines, du bonheur, de la justice et de

la charité ; aussi la société a-t-elle besoin non seulement de bons bras et de santés robustes, mais encore d'esprits clairvoyants, de volontés fermes, de cœurs généreux. Le monde, en effet, est une immense machine, merveilleusement agencée par Dieu ; mais chacun y a sa place, son rôle et ses droits. Si je m'écarte de mon chemin, je suis un rouage qui se dérange et qui compromet la marche de la machine ; si j'outrepasse mes droits, c'est au préjudice des autres ; si je m'adjuge une part de richesse, de bonheur supérieure à mon droit, j'en fais tort à mon prochain qui n'aura pas son compte.

Que faut-il dès lors à chacun pour faire face au devoir, rester dans le droit chemin et respecter la justice ? Il faut un peu de réflexion et de sagesse, une grande fermeté de caractère, et pour couronner le tout, l'esprit de charité fraternelle : trois talents qu'il vous faut éveiller, développer et affermir dans l'âme de vos enfants.

La formation de l'intelligence et du jugement exige non seulement l'instruction, mais le bon exemple ; vous vous souviendrez que des idées saines ne s'enracinent profondément dans l'esprit de l'enfant que si elles sont vécues pratiquement et pendant de longues années par tous les membres de la famille, au foyer paternel. Quant à la volonté, c'est le travail essentiel de l'éducation de l'assouplir, de la former, de l'habituer à l'effort ; et c'est malheureusement ce qu'on oublie trop souvent.

On comble l'enfant de gâteries, on lui épargne du travail, on évite de le contrarier, on a peur de ses colères et de ses cris. La vie sera-t-elle donc pour lui une partie de plaisir ? Son pain sera-t-il assuré sans qu'il travaille ? Sera-t-il, à l'encontre de tous les autres, préservé des épreuves et des difficultés ? Verra-t-il toutes choses et tout le monde plier sous son autorité ? Non certes, vous en êtes bien convaincues. Mais alors il le faut préparer à ces luttes de demain par celles d'aujourd'hui ; les petits sacrifices de sa vie d'écolier et d'enfant l'aideront à soutenir les combats plus violents de l'adolescence et de la jeunesse, et à faire face aux responsabilités de l'âge mûr.

Ce n'est pas quand l'arbre est devenu grand et robuste que l'on songe à le redresser, car il est trop tard alors ; il fallait dès le début lui donner un tuteur qui l'aurait soutenu et défendu contre la tempête. C'est aussi dès le jeune âge, dès l'éveil de la raison, qu'il faut habituer l'enfant à vouloir et à se vaincre ; il convient en effet de cultiver la vertu dans ce terrain encore vierge avant que les défauts y aient pris droit de cité, et rendre Jésus-Christ premier et seul maître de cette jeune âme.

Enfin donnez à vos enfants une âme, un cœur catholique, c'est-à-dire : habituez-les à voir autour d'eux les malheureux, les indigents de corps et d'âme ; enseignez-leur la pitié et la bonté qui s'émeuvent à la vue de la misère ; apprenez-leur par l'exemple et par l'action à faire la charité. De cette manière, vous combattrez en eux le terrible fléau de l'égoïsme et vous préparerez des cœurs charitables et dévoués.

Songez quelle responsabilité pèse sur des mères qui n'ont pas fait leur devoir, quand, par leur faute et leur négligence, des fils sans éducation, sans discipline, sans respect de la propriété ou du pouvoir deviennent des perturbateurs de l'ordre social. La société a besoin plus que jamais de jugements droits, d'esprits éclairés, de volontés loyales et fermes, de cœurs généreux ; elle vous fait confiance et c'est à vous surtout, mères chrétiennes, qu'elle fait appel ; car de tels hommes ne s'improvisent pas, c'est votre gloire et votre privilège de nous les donner.

III. — *Pourvoyeuses du ciel*

Mais si la société a des droits auprès de vous, Dieu en a lui aussi, et qui sont antérieurs et plus grands. Vos enfants auront une place à tenir, un rôle à jouer en ce monde et vous devez dans ce but les instruire et les former. Mais il y a deux sociétés : l'une temporelle, l'autre spirituelle ; dans l'Eglise où leur baptême les a fait entrer, vos enfants auront, comme dans la cité, un devoir à remplir.

Il faut donc en faire non seulement des honnêtes gens, mais des chrétiens ; il faut leur apprendre non seulement le respect de la justice, mais le culte de Dieu, non seulement les instruire, mais leur donner la foi. Dieu, en effet, a droit à leurs hommages, à leur amour ; dans le concert de louanges que toute la création fait monter vers son auteur, ils ont leur place de choix. Et vraiment une belle vie chrétienne, dans quelque milieu que ce soit, c'est un magnifique poème à la gloire de Dieu, dont chaque jour est une page nouvelle.

De vos enfants vous ferez aussi des apôtres, vous aurez à cœur qu'ils soient des entraîneurs et des chefs ; assez d'autres, sans instruction suffisante et sans volonté, seront comme des troupeaux sans pasteur ; à vous de donner des guides à ces brebis errantes ; prenez donc pour programme la recommandation du Christ aux apôtres : « Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre » et comprenez que c'est à vous d'allumer le flambeau, de préparer le sel dans l'âme de vos enfants.

Souvenez-vous ensuite que Dieu peut vous en demander un ou plusieurs pour son service particulier ou pour celui de la charité. Ne soyez pas alors des obstacles à leur vocation ; au contraire, aidez-les de vos conseils et de vos prières à répondre à l'appel divin ; je dirai plus : une vocation, c'est une telle faveur que bien des âmes la demandent et même parfois l'achètent au prix des plus beaux sacrifices ; il faudrait vous élever jusque là. Le Christ n'a-t-il pas dit : « La moisson est grande et les ouvriers sont peu nombreux ; priez donc le maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers. » (Mat., IX, 37 38). Enfin vous connaissez peut-être le mot de Bazin qui vous montre bien jusqu'où vous pouvez élever votre idéal : « Il y a des mères qui

ont une âme de prêtre et qui la font passer dans l'âme de leur fils. »

Enfin, si belle que soit la carrière d'un grand chrétien, ou à plus forte raison d'un prêtre ou d'un saint, elle n'est cependant qu'une partie de sa tâche. Car en quittant cette terre, vos enfants élevés chrétiennement, formés à la piété et à la vertu, entreront un jour au ciel, et cela pour l'éternité. Et là haut ils prendront leur part dans le concert de louange et d'hommage que la cour céleste rend à son divin Roi. Et si vos fils ont été, à quelque titre, des entraîneurs, s'ils ont collaboré au salut d'autres âmes, à vous aussi en reviendront, pour une part, et l'honneur et le mérite. Vous êtes donc appelées à peupler le ciel de saints et d'élus.

* *

Telle est la tâche que Dieu vous confie, Mesdames ; elle est vôtre surtout parce que la première initiation chrétienne, l'éducation et la formation du caractère sont chez l'enfant beaucoup plus votre œuvre que celle du père. Veuillez souvent en méditer la beauté et la grandeur, cela vous aidera à la mieux remplir.

SERMON DE CHARITÉ POUR LES PAUVRES

LA MUTUALITÉ SOCIALE ET SURNATURELLE DU PAUVRE ET DU RICHE

Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus.

Le riche et le pauvre se sont rencontrés : Dieu est l'auteur de chacun.

(Prov., XXII, 2).

Mes frères,

Oui, le pauvre et le riche se sont rencontrés ; ils se rencontrent chaque jour, ils se croisent sans cesse sur le chemin de la vie. Rencontre terrible, quand elle s'est faite et se fait en l'absence de Dieu, parce qu'elle s'opère dans la haine et dans le mépris ; rencontre bénie, quand elle se fait sous le regard de Dieu, parce qu'elle s'accomplit dans la charité et dans l'estime réciproques.

En dehors du christianisme, le riche écrase le pauvre de son dédain. Le pauvre, de son côté, jette sur le luxe et les jouissances du riche un regard d'envie, il aiguise ses appétits pour le jour des furieuses revendications. Ne sont-ce pas les menaces chaque jour plus aiguës dont retentissent les assemblées et les publications du prolétariat ? Voilà pourtant l'œuvre de l'athéisme au sein de notre société.

La religion du Christ, loin de faire du riche et du pauvre d'irréconciliables ennemis, les rapproche, leur met la main dans la main l'un de l'autre ; elle leur enseigne qu'ils sont tous deux enfants d'un même Père, le Père qui est aux cieux ; ils sont frères, qu'une même destinée unit, qu'une même gloire éternelle attend.

Il y a plus : ces deux frères ne se peuvent passer l'un de l'autre, leurs intérêts sont liés l'un à l'autre. Ni le pauvre ne se sauve sans le riche, ni le riche sans le pauvre.

Ayant à plaider de vous la cause des indigents, c'est de cette solidarité surnaturelle et sociale que je voudrais vous parler. Du pauvre au riche, du riche au pauvre, il y a mutualité d'honneur, de lumière et de bienfaits. Puissé-je, en développant ces pensées, entretenir en vos âmes la flamme de la charité, et ainsi répondre à l'attente des dames patronesses et seconder le zèle d'un pasteur qui, parmi tant de sollicitudes, met au premier rang celle des pauvres de Jésus-Christ.

I

Entre le riche et le pauvre il y a d'abord *mutualité d'honneur*.

1. Je ne parle pas ici d'honorabilité, mais de distinction, de considération. Quel est l'homme qui ne porte au cœur le désir d'être ainsi honoré ? Mais le pauvre l'est-il, lui ? Hélas ! sa misère lui est, au contraire, un déshonneur. Par sa condition, il est voué à une sorte d'éloignement au milieu des heureux de ce monde, il est de trop, il est importun partout ; il assiste à la ruée aux places, lui reste dans son humiliation. Tandis qu'aux privilégiés de la fortune on prodigue les flatteries, les avances, les honneurs, lui on semble ne pas l'apercevoir. Croyez-vous que cette relégation ne pèse pas à son cœur ? Là est peut-être sa blessure la plus cuisante, et aux mauvais jours de sa tentation, la cause la plus certaine de ses haines jalouses.

Mais voici le riche qui vient à lui, qui pénètre dans sa mansarde, qui lui parle familièrement, qui s'intéresse à tous les détails de sa vie, qui lui tend une main amicale. Oh ! alors il se sent réhabilité, grandi. Quelle gloire lui en revient et quelle joie ! On se préoccupe de lui ! Il n'est plus si seul !

2. Le pauvre est l'honneur du riche. On conçoit que le riche honore le pauvre ; conçoit-on autant que le pauvre à son tour honore le riche ? Dieu estime et glorifie singulièrement le pauvre. C'est sous les livrées de la pauvreté qu'il lui a plu d'enfermer les trésors de la divinité. Il a ennobli le pauvre, il l'a constitué prince de son royaume : *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui* (Ps. CXII, 7). Du pauvre il a fait le pivot du salut. Servir les pauvres, en effet, c'est mériter l'enviable sentence : « Venez, les bénis de mon Père » (Math., XXV, 34). Les mépriser, c'est encourir son éternelle malédiction : « Retirez-vous, maudits. » *(Ibid.,* 36).

Quelle conclusion s'impose, si ce n'est que le riche n'a d'honneur devant Dieu que s'il use de ses biens pour soulager les pauvres ; qu'à la Cour céleste les pauvres sont les favoris du Prince ; et que pour avoir part aux faveurs royales dont ils jouissent, il faut aux riches s'appauvrir par l'aumône et s'abaisser vers le pauvre, afin de le secourir ?

II

J'ai parlé en second lieu de *mutualité de lumière.*

La vie est un voyage. La route est souvent obscure ou mal connue. Combien d'illusions! Quelles décevantes ténèbres! Dieu y a pourvu à la fois pour le riche et pour le pauvre : ils doivent être, dans le plan divin, l'un pour l'autre une lumière.

1. Le riche est la lumière du pauvre. Terrible problème que celui de la pauvreté! Question grosse de difficultés que celle de l'inégale répartition des biens terrestres! Pourquoi moi plutôt que les autres? — Quand le riche remplit fidèlement sa mission, l'obscurité se dissipe, les desseins de Dieu s'expliquent : les uns ne sont opulents que pour subvenir aux besoins des autres, et tout se consomme dans la charité. Puisque l'égalité ne peut être de ce monde, puisqu'il en est que la naissance, les circonstances, la nature ont mieux favorisés, ils doivent se montrer les pourvoyeurs de ceux qui n'ont pas les mêmes avantages, se faire ainsi les instruments de la divine Providence et ainsi rétablir quelque peu l'équilibre.

De plus, la pauvreté, outre ses obscurités propres, mène l'indigent à l'ignorance. Découragé par ses souffrances, absorbé par l'inquiétude du lendemain, brisé par le travail de chaque jour, le pauvre détache son regard du ciel, ferme obstinément l'oreille à la parole sainte, se croit dispensé de tout devoir religieux, ne sait plus rien de ses destinées éternelles. Quel est désormais pour lui le chemin de la lumière? La charité catholique. Cette charité viendra à lui, pleine des paroles saintes, illuminée des splendeurs de la foi. Au contact de cette lumière le pauvre deviendra lumière : *qui arguitur a lumine lumen est.*

2. Le pauvre est la lumière du riche. Si la pauvreté amoncelle les ténèbres sur l'âme, l'opulence en produit de plus épaisses et de plus dangereuses. Le riche traverse deux régions ténébreuses où sa foi chancelle, où sa religion pourrait se perdre : la prospérité et l'adversité.

La prospérité cache d'abord le chemin de l'exil. L'heureux de ce monde entend malaisément qu'il est en exil, qu'il est en route vers une justice meilleure. Sa tentation suprême est de se désintéresser de son éternelle béatitude : *pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* (Ps. CIII, 24). En second lieu, elle cache l'expiation, sa nécessité, ses exigences, sa fécondité; elle éloigne l'esprit des enseignements du Christ. Comment goûterait-elle Bethléem, Nazareth, le Calvaire?

Que faut-il à cette âme éprise des biens terrestres, fascinée par les plaisirs du monde? Il lui faut la vue du pauvre, de la douleur humaine. Le spectacle de la misère la rappelle aux pensées austères. Quelle lumière se dégage du galetas, du grabat du pauvre! En contact avec lui, le riche supporte mieux le choc de l'adversité. L'Ecriture, en nous retraçant le drame des souffrances de Job, nous révèle le secret de son invincible force dans ce duel contre l'infortune : Job, en secourant les pauvres, s'était depuis longtemps familiarisé avec la pauvreté.

III

Il y a enfin entre le riche et le pauvre *réciprocité de bienfaits.*

1. Le pauvre a besoin des subsides du riche. Nous ne connaissons pas d'assez près les détresses des pauvres ni leurs multiples souffrances. Mais qu'elles sont cuisantes, ces souffrances! qu'elles sont affreuses, les scènes de la misère! Scènes de la faim, scènes de la maladie, scènes du froid. Quand l'aumône est vigilante et active, quand elle prête l'oreille aux cris du pauvre, ces scènes s'illuminent, la consolation entre avec elle dans ce misérable logis. Mais que dire de la richesse insensible et dédaigneuse? Comment la stigmatiser assez, quand, pouvant soulager le pauvre par quelque diminution de son luxe, par quelque retranchement sur des besoins toujours accrus, elle le laisse se consumer dans son indicible dénûment?

2. Le riche, lui aussi, a besoin des biens du pauvre. Ecoutez S. Paul : « Que votre abondance, dit-il aux chrétiens fortunés, supplée maintenant à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit soulagée par leur abondance. » (II Cor., VIII, 14).

Que veut dire l'Apôtre? Comment le riche connaît-il donc, lui aussi, les privations? Il est, oui, trois dénûments du riche que le pauvre seul peut couvrir.

C'est d'abord la rançon de son bonheur. Depuis la déchéance originelle, l'homme n'a plus droit au bonheur ; le paradis terrestre est fermé, ses délices sont finies, la terre est maudite. La classe riche et heureuse doit racheter par là-même sa félicité et ses jouissances. Et comment les rachètera-t-il, sinon déjà par l'aumône?

C'est ensuite la dette qu'il lui faut payer. Tous, riches comme pauvres, nous offensons Dieu. Les pauvres, par les continuelles privations, par les souffrances de toutes sortes qu'ils endurent, peuvent aisément s'acquitter envers la justice divine. Mais les riches? Leur dette est lourde et leur genre de vie les éloigne de tous les chemins de l'expiation. Une ressource leur reste, ressource merveilleusement puissante : l'aumône ; *operit multitudinem peccatorum,* elle couvre la multitude des péchés, dit l'auteur sacré. (Jac., V, 20).

Un troisième et dernier dénûment du riche consiste dans l'instabilité de ses biens. Il y a longtemps que la fortune a été figurée par une roue mobile. L'Ecriture revient fréquemment sur ce caractère changeant des richesses. Relisons en quelques passages :

« Que le riche se confonde en son néant, parce qu'il passera comme la fleur de l'herbe, il se flétrira dans ses vices. » (Jac., I, 10, 11). « Ordonnez aux riches de ce monde de ne point mettre leur confiance dans des richesses incertaines. » (I Tim., VI, 17). « Je me suis dit : J'abonderai de délices, je

jouirai de biens, et j'ai vu que cela aussi est vanité. » (Eccl., II, 1). « Les riches n'ont plus rien trouvé en main de leurs richesses. » (Ps. LXXV, 6). Et Jésus ne faisait-il pas allusion au peu de fond que l'on peut faire sur la fortune, quand il exhortait à amasser « des trésors qui ne s'épuisent jamais, qui échappent aux voleurs et que les vers n'atteignent pas. » (Luc, XII, 38) ? Eh bien ! l'instabilité des biens matériels trouve son correctif dans l'exercice de la charité envers les pauvres. Ce dont on se dépouille en leur faveur, on le retrouvera au centuple dans le ciel.

* *

Je termine, m. f. Un jour, une femme de distinction venait prier le curé de sa paroisse d'établir une œuvre de charité : « Ayez pitié de vos pauvres, » lui dit-elle. Et comme le prêtre lui représentait tout ce que l'on faisait déjà pour eux, elle ajouta : « Eh bien ! M. le Curé, ayez pitié de vos riches. »

C'est dans votre intérêt, ô vous qui possédez, que les œuvres catholiques soient multipliées. Je viens vous dire : Ayez pitié des pauvres qui souffrent, mais aussi ayez pitié de vos âmes ; faites l'aumône aux déshérités de la terre, « afin que leur prière vous préserve de tout mal » spirituel. (Eccli., XXIX, 15). Et un jour vous bénirez le Seigneur de l'honneur, de la lumière, des bienfaits qui vous seront venus par les pauvres. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXXI

LES LÉPREUX

Les guérisons de lépreux sont signalées à deux reprises au cours des récits évangéliques. Il n'y a pas lieu d'en être surpris, car la lèpre était une maladie alors fort répandue dans l'Orient. Elle régnait même à l'état endémique dans l'Egypte et dans la Palestine, de même qu'elle règne encore, à l'état permanent, dans les régions sauvages de l'Asie ou de l'Afrique, là où les conditions d'existence sont trop misérables et où l'hygiène est à peu près inconnue.

I

Chez les Juifs, elle possédait un caractère spécial qui la rendait plus odieuse encore que partout ailleurs. Elle était considérée non seulement comme une maladie physique, mais aussi comme une tare morale, si bien que quiconque en était atteint devenait légalement impur.

La législation mosaïque dénote la gravité de ce fléau par la minutie avec laquelle elle règle la conduite à tenir à l'égard des malades, règles que l'on trouve dans les treizième et quatorzième chapitres du Lévitique principalement. Les symptômes de l'affreux mal ne sont pas difficiles à reconnaître : des taches livides se forment sur la peau et s'étendent peu à peu. Tout israélite qui reconnaissait, sur lui-même ou sur un des ses proches, ces prodromes de l'infection, était tenu de prévenir un prêtre qui aurait à constater officiellement la réalité du mal.

On voit que l'obligation de la déclaration légale des maladies contagieuses n'est pas une découverte du XXe siècle, puisque Moïse, sous l'inspiration divine, l'avait déjà édictée, afin de restreindre le plus possible les ravages d'un fléau qui a désolé des siècles et des siècles et n'est même pas tout à fait disparu de nos jours.

Une fois que le prêtre avait examiné l'infirme qui se présentait devant lui, il avait à prendre la décision qui s'imposait suivant les circonstances et lui était dictée par la Loi. Lorsqu'il s'agissait d'une contamination superficielle et qu'on pouvait espérer temporaire, le patient était mis en observation pendant sept ou quatorze jours, avant qu'une sentence définitive soit rendue. Mais quand il était évident que le mal était incurable, un jugement intervenait, qui séparait le malade de la communauté juive, tant au point de vue religieux que social, qui le condamnait à vivre dans l'isolement et qui l'obligeait à prévenir les gens par des cris, lorsqu'il se trouvait par hasard à leur proximité, afin qu'ils eussent à s'éloigner au plus vite. Ces mesures ne tendaient nullement à guérir le lépreux, que la science moderne considère encore comme à peu près incurable. Mais elles avaient pour but d'éviter la contamination des personnes saines.

La vie de ces pauvres malades ainsi exilés de leur maison et de leur famille était évidemment fort pénible, d'autant plus qu'elle pouvait se prolonger très longtemps. La lèpre, en effet, progresse avec beaucoup de lenteur. Elle ne s'attache d'abord qu'à l'épiderme qui devient blanchâtre, et aux cheveux, dont l'affaiblissement est tel que la calvitie est bientôt complète. Mais, peu à peu, la maladie s'infiltre dans l'intérieur de l'organisme. Elle ronge les extrémités des mains et des pieds, le nez, les oreilles, la bouche, qui se désagrègent progressivement et forment d'affreux ulcères sanguinolents. Ce n'est souvent qu'au bout de nombreuses années que la maladie a pénétré assez avant dans le corps pour atteindre les organes vitaux et provoquer enfin la mort.

La charité des missionnaires catholiques se dévoue actuellement à soulager, dans la faible mesure du possible, les malheureux ainsi ensevelis dans leur horrible linceul de chair morte. Elle est surtout utile aux derniers stades de l'infection, lorsque le lépreux, à demi dévoré par son mal, est devenu incapable de pourvoir par lui-même à ses besoins. Mais autrefois le lépreux était complètement abandonné à son triste sort et on se contentait de le chasser de la société des hommes. Ce fut seulement au Moyen Age qu'un sentiment d'humanité chrétienne fit construire des léproseries, afin que les victimes de ce fléau, alors importé d'Asie chez nous, pussent vivre moins misérablement,

sans être toutefois en danger pour l'ensemble de la société.

Il arrive toutefois, bien que très exceptionnellement, que la lèpre parvient à guérir. Ce cas, quoique fort rare, avait été prévu par la Loi mosaïque, qui faisait alors tomber la condamnation portée contre le malade. Celui-ci n'avait qu'à se présenter à nouveau devant un prêtre. Celui-ci, après avoir étudié son mal et reconnu qu'il avait recouvré la santé, le réintégrait dans tous ses droits religieux, civils et sociaux, au cours d'une cérémonie liturgique. Cette formalité était rigoureusement indispensable pour que l'ex-infirme soit admis à rentrer en contact avec le reste des humains.

II

Ces détails étaient nécessaires pour comprendre l'attitude qu'observa Notre-Seigneur lorsqu'à plusieurs reprises, au cours de ses voyages, il se trouva en présence de lépreux. Ce n'était pas dans les villes qu'il les rencontrait, puisque nous avons vu que l'accès leur en était formellement interdit. Mais il les trouvait dans les campagnes, où ces pauvres gens cherchaient tant bien que mal à se procurer quelque nourriture.

Un jour, comme il redescendait d'une montagne où il venait d'instruire les foules, le Maître en croisa un, qui, du plus loin qu'il le vit, se prosterna pour l'adorer. Comment cet homme, qui vivait loin de tous les autres, pouvait-il savoir qu'il se trouvait en face du Fils de Dieu ? Peut être avait-il déjà entendu parler du Sauveur avant d'être relégué dans l'isolement. Peut être aussi avait-il appris, par quelque nouveau compagnon d'infortune, les grands événements qui se déroulaient alors dans la Terre Sainte. En tout cas, d'une manière ou d'une autre, la grâce du ciel s'était manifestée à lui et il y avait été aussitôt fidèle.

Il avait quitté la lointaine cabane de roseaux où il s'abritait pendant la nuit, pour se mettre à la recherche de celui qui, d'un mot, pouvait le rendre à la santé et au bonheur. Il ne cacha, du reste, ni sa foi ni son désir. Il appela Jésus : « Seigneur », pour bien proclamer qu'il reconnaissait sa maîtrise souveraine ; puis il ajouta cette déclaration qui équivalait à une prière : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

Dans son humilité, il ne se hasardait pas à demander directement une délivrance dont il ne s'estimait pas digne. Mais par le fait même qu'il reconnaissait au Maître la puissance de le libérer du mal, il l'invitait à se servir de ce pouvoir en sa faveur. Et Notre-Seigneur ne s'y méprit point. Contrairement à ce qu'il faisait quelquefois, il ne laissa pas attendre sa réponse.

S'il différait, en effet, en certaines circonstances, d'accorder la faveur implorée, c'est parce qu'il voulait démontrer la nécessité de la persévérance dans la prière, ou parce qu'il tenait à éprouver une âme qu'il devinait encore hésitante, ou parce qu'il voulait frapper l'attention de la foule, ou pour d'autres motifs encore, comme lorsqu'il souligna le miracle accordé à la Chananéenne, en feignant d'abord de le refuser parce qu'elle n'était pas de la race élue, ce qui équivalait à admettre la vocation des Gentils. Mais devant le lépreux dont nous parlons, Jésus pensa qu'aucune raison n'existait de tergiverser. Il voyait dans le corps difforme une âme droite et confiante. Il répondit tout aussitôt : « *Volo, mundare.* »

Une controverse s'est élevée entre commentateurs de l'Ecriture Sainte au sujet de ces deux mots, car, suivant qu'on les sépare ou non par une virgule, on obtient un sens légèrement différent : « Je veux te guérir » ce qui est une simple promesse ; ou : « Je l'ordonne, sois guéri », ce qui signifie que le vœu est immédiatement exaucé et constitue un commandement. Ces nuances, si intéressantes pour des spécialistes de l'exégèse, n'ont du reste aucune importance pour la multitude des chrétiens, qui s'en tient au sens général et évident. S'il fallait à tout prix choisir entre les deux explications proposées, nous préférerions la seconde, car l'événement attendu se réalisa aussitôt, ce qui impliquait bien la volonté péremptoire du Seigneur. En un clin d'œil la lèpre disparut et le malheureux, ravi de joie, se retrouva sain comme jadis.

Tout n'était pourtant pas fini. Avant de le laisser aller, le Christ imposa à celui qu'il venait de libérer un double précepte. Il lui commanda de garder le secret envers tout le monde et d'aller se présenter au prêtre pour lui offrir le don rituel prévu par la Loi.

Parmi les diverses interprétations que l'on a données du premier de ces ordres, retenons celle-ci : Jésus voulait la discrétion de son obligé, soit parce qu'il tenait à se soustraire à un empressement peu surnaturel d'un peuple encore ignorant des réalités divines, soit parce qu'il tenait à ce que la guérison fût officiellement constatée, et ainsi indiscutable, avant qu'on puisse crier au miracle. Quant à la seconde prescription, elle s'explique d'elle-même si l'on veut bien se souvenir des textes du Lévitique qui prescrivaient les formalités à remplir lorsqu'on était délivré de la lèpre.

Le Christ avait soin d'observer la loi mosaïque toutes les fois qu'elle n'était pas en opposition avec la doctrine des temps nouveaux, d'abord parce qu'il évitait ainsi les attaques des pharisiens et des scribes, puis parce qu'il témoignait de la sorte que le Nouveau Testament n'était pas en contradiction avec l'Ancien, qu'il ne faisait que transformer en le continuant. Il est bien certain que le Christ-Dieu était pleinement en droit de déroger à l'une comme à l'autre de ces législations qu'il dominait de toute son infinité ; mais, du moment qu'il avait revêtu la nature humaine, la prudence lui conseillait d'agir, quand il le fallait, comme n importe quel homme juste eût agi.

III

Ce premier épisode nous est rapporté simultanément par les trois Synoptiques : Mathieu, Marc et Luc. Dans son Evangile, S. Luc en raconte un